

JEAN-MARC  
LOVAY

—  
LE CONVOI  
DU COLONEL  
FÜRST



EDITIONS  
**ZOE**  
COLLECTION RÉCITS





*Le Convoi du colonel Fürst*

Du même auteur

*La Tentation de l'Orient*. Correspondance avec Maurice Chappaz. Bertil Galland, 1970; Pierre-Marcel Favre, 1984.

*Les Régions céréalières*. Roman, Gallimard, 1976.

*Le Baluchon maudit*. Roman, Gallimard, 1979.

*La Cerveille Omnibus*. Courts textes, Luccheni, Genève, 1979.

*Polenta*. Récit, Gallimard, 1980.

*Conférences aux antipodes*. Trois conférences, Editions Zoé, Genève, 1987.

Sur Jean-Marc Lovay

Christian Viredaz, "Essai de bibliographie analytique", in *Etudes de Lettres*, Lausanne, no 4, 1982.

JEAN-MARC  
LOVAY

—

LE CONVOI  
DU COLONEL  
FÜRST

EDITIONS  
**ZOE**  
COLLECTION RÉCITS

Ce livre est le septième de la  
*Collections Récits*  
dirigée par Alain Froidevaux

Illustration de la couverture  
FERDINAND HODLER  
Etudiant (Ecole d'officiers) de Iéna, 1908

© Editions Zoé, Genève, 1985  
ISBN 2-88182-003-4

Pour Sylvie Stalder





Incroyable, abominable, effroyable, épouvantable, tels auraient été les mots que j'aurais lancés dans l'unique rue du village, si j'avais recouvré l'usage de la parole (à ce moment de la journée d'hier), quand je vis un superbe mouton à tête noire piétiner l'avis de décès de la femme du colonel Fürst. Comme je voulais depuis toujours approcher le colonel Fürst, je me rendis immédiatement à sa maison, pour lui présenter mes condoléances en lui apportant cet avis de décès. Tordu contre la porte, le colonel Fürst la contenait et la poussait si fortement, que cela ne fit aucun doute que quelqu'un essayait avec une puissance terrible de jaillir de l'intérieur. Dès qu'il m'entendit, le colonel relâcha toute pression sur la porte; et s'étant retourné, le colonel Fürst se mit à me regarder comme jamais personne ne m'avait regardé. Et non seulement

le colonel ne me laissa pas le temps de ne pas lui présenter mes condoléances (à ce moment d'hier je n'avais pas recouvré l'usage de la parole), mais encore il jeta grossièrement l'avis de décès de sa femme, la morte, sur la route, tout en disant qu'il avait eu connaissance d'un infirmier spécial, à ce qu'il paraissait doué d'un pouvoir de ressusciter les mortes. Ouvrant subitement la porte, et se penchant pour écouter, le colonel Fürst me demanda instamment d'organiser le transport de sa femme, la morte, vers l'infirmerie de la commune voisine, où l'infirmier spécial achèverait le processus de résurrection; et il se pouvait bien, disait le colonel en s'abaissant presque horizontalement au-dessus du seuil pour écouter davantage, que ce processus eût déjà commencé. Et, quoiqu'à ce moment d'hier il n'eût pas ignoré que je n'avais pas recouvré l'usage de la parole, le colonel ne me laissa pas le temps de ne point répondre, et avec une brutalité inconcevable il me cria de hâter les préparatifs du transport et de l'abandonner dans un isolement total. Le colonel Fürst appuya durement sur son exigence d'être simplement abandonné à l'isolement total, abandonné et, si possible pour deux

heures, évacué complètement de ma pensée. Si j'avais encore possédé l'usage de la parole, j'aurais perdu une longue heure à essayer d'expliquer au colonel qu'il m'était cruellement impossible de l'évacuer de ma pensée tout en sachant que lui le colonel ne cesserait d'observer, et en quelque sorte de contrôler ma pensée, de la deviner et de la maquiller, et peut-être de l'utiliser pour regonfler la pensée de sa femme, la morte. Et il m'eût été intolérable de sentir le colonel évacué de ma pensée sans que le colonel Fürst m'eût assurément, et pour deux heures au moins, évacué de la sienne. Mais comme je n'avais plus l'usage de la parole, et que rien n'indiquait que je pusse la recouvrer avant longtemps (surtout avant la fin de cette journée d'hier), je ne gaspillai pas ces deux heures en évacuations mutuelles de nos pensées, et courus précipitamment à la recherche des moutons pour procéder à l'attelage.

Sous la colline où toujours avait attendu la remorque, sous la colline tout en bas s'étendait à perte de vue le troupeau de neuf moutons à têtes noires. Je dévalai la colline aussi vite que je le pouvais, et me heurtant au flanc de l'immense troupeau de neuf moutons à têtes noires, je

m'aperçus que ce troupeau était superposé en trois paliers : l'un de quatre moutons maigres, l'autre de trois bêtes rondes et d'un blanc immaculé, et le troisième, de deux brebis difformes dont les cornes avaient été cassées. S'il n'y avait pas eu, comme une étoile éteinte dans le ciel, l'urgence de mon transport, il n'aurait pas été évident que j'eusse cru choisir les trois bêtes rondes et immaculées, qui donnaient une impression de santé, de solidité et de franchise à toute épreuve. Mais les trois bêtes rondes et saines s'approchèrent immédiatement de moi, vinrent immédiatement buter contre moi et se coller à moi et presque me renverser, à un tel point que les quatre moutons du premier palier, les quatre moutons dont la maigreur était cliquetante sous la colline, en furent effrayés et se ruèrent sur moi pour me protéger. Ces moutons-là avaient été effrayés par leurs congénères, ou par moi tranquillement renversé par leurs congénères, et ils s'étaient rués immédiatement sur moi pour me protéger. Les quatre moutons du premier palier, les quatre maigres, avaient été d'une telle précision, d'une telle détermination et d'une intransigeance si calme, lorsqu'ils étaient venus se greffer

à moi, qu'il m'avait semblé indubitable que c'étaient eux, les quatre moutons maigres du premier palier, qui avaient effectué leur choix, et non moi. Que ces quatre moutons eussent tout ignoré de mon projet de transport, cela n'avait fait aucun doute, en cette fin de matinée d'hier, mais je n'en avais pas moins été persuadé que c'étaient eux qui directement s'étaient dirigés vers moi pour s'emparer de moi, s'imposer à moi et agir par la suite de façon à ce que de mon plein gré je les conduisise vers la remorque, afin que d'un commun accord je les y attelasse et qu'ils y fussent attelés.

Et me retournant pour apprécier le chemin parcouru avec les moutons du premier palier, je me rendis compte avec des frissons jamais éprouvés, qu'il m'eût été impossible d'approcher le troupeau de neuf moutons par un autre itinéraire que celui de la colline. Car du côté opposé à la colline, là où maintenant les deux brebis difformes s'en allaient, ne s'étendait que la lagune à perte de vue, perpétuellement à perte de vue, sans que cela pût changer, la lagune où aucun être humain ne s'était jamais aventuré. Ce fut donc en admettant, et en admettant pro-

fondément contre mon gré, que le seul itinéraire possible avait été celui que j'avais emprunté, celui des collines, et non seulement celui des collines, mais aussi et surtout l'itinéraire pour lequel avaient toujours opté les quatre moutons maigres qui m'emmenaient, que je ressentis l'évidence jusqu'en ce centre des os qui permet de toucher les terres sans posséder de corps : jamais le colonel Fürst ne m'avait évacué de sa pensée. Et j'éprouvais cette certitude comme d'autant plus agréable, d'autant plus horriblement agréable que je n'avais aucun souvenir que le colonel Fürst m'eût promis, à un moment ou à un autre, qu'il m'évacuerait de sa pensée, alors qu'il m'avait demandé de l'abandonner totalement, et totalement pendant deux heures, avec sa femme, la morte.

Et lorsque les moutons du premier palier, les quatre maigres, ceux avec lesquels désormais, et j'en eus la conviction, il allait falloir vivre, ensemble, et non seulement vivre, mais encore survivre pour l'éternité; et lorsque les quatre moutons maigres occupèrent la colline, je me retournai une dernière fois, non pour apprécier le chemin parcouru, mais pour apercevoir les

deux brebis difformes et les trois moutons du deuxième palier qui s'inclinaient uniformément et géométriquement, et qui, par cette attitude catégoriquement sans équivoque, n'indiquaient pas qu'ils remerciaient qui que ce fût, ou quoi que ce fût, mais que leur contribution à mon transport — car si déjà il n'était plus question de mon itinéraire d'attelage, il s'agissait encore de mon transport — était achevée.

Et au sommet de la colline, à côté de l'abri en tôle abritant la remorque du transport, je n'étais pas le seul à souffler de contentement et de triomphe après le difficile chemin parcouru. Les quatre moutons du premier palier, les maigres, étaient tournés vers moi et observaient, avec une satisfaction qui n'était pas sans amener une certaine tristesse, mon arrivée docile et absolument conforme à ce qu'eux, les moutons maigres, avaient souhaité dès qu'ils m'avaient aperçu. Et non seulement eux étaient satisfaits de mon arrivée, mais encore je me sentais envahi de reconnaissance pour l'aisance avec laquelle ils avaient gravi la colline devant moi, avec laquelle ils m'avaient obligé à les suivre sans jamais autoriser que je relâchasse un seul instant ma disci-



pline. Et je n'avais pas suivi leur itinéraire aveuglément, sans nulle réflexion ou remise en cause, de même que dans aucune menue circonstance — un accident de terrain ou un évanouissement ou une évacuation de la pensée — ils n'avaient jamais cessé d'ouvrir le chemin et de m'inviter puissamment à les harceler, avec violence parfois, pour qu'enfin ils atteignent le sommet de la colline. Si bien que ce fut ensemble, les moutons du premier palier et moi, ensemble et frémissant de plaisirs différents pour la même éternité, que nous tournâmes nos têtes du côté de l'abri en tôle couvrant la remorque; et ce fut ensemble que nous reçûmes de plein fouet, venu de l'autre côté d'une autre lagune, où toujours il y avait sévi et où il y sévirait toujours une autre guerre, ce fut ensemble que nous reçûmes de plein fouet le visage du colonel Fürst assis sur la remorque.

Le colonel Fürst maintenait sur ses genoux un rouleau de fil de fer et un volumineux cordage de marine; et il utilisait un regard plus attentif pour fixer les quatre moutons maigres que le regard dissout et extrêmement lointain avec lequel parfois il me contrôlait. Et le colonel

— quoiqu'il me fixât beaucoup moins intensément qu'il ne fixait les quatre moutons maigres — s'adressa à moi pour expliquer durement que je n'avais que médiocrement répondu à son exigence d'être abandonné — et si cela avait été possible pendant deux heures — dans un isolement total à côté de sa femme, la morte. Et non seulement il constatait qu'il m'avait été fonctionnellement impossible de l'abandonner à l'isolement pour deux heures, mais encore que pas un instant, pas une seconde, il ne s'était senti évacué de ma pensée. Le colonel tenait le rouleau de fil de fer et le cordage de marine sans détacher son regard des quatre moutons maigres, et continuait d'essayer de m'expliquer, de plus en plus lentement et de plus en plus posément, qu'il avait dû déployer un effort surhumain et affreusement bestial pour s'abandonner à l'isolement lui-même, parce que je n'avais pas été capable de l'abandonner une seule seconde, de l'évacuer, fût-ce le temps d'un éclair, de ma pensée. Et, disait le colonel Fürst, il avait dépensé une énergie qui eût été d'un inqualifiable apport à ma tentative de mener à terme le transport, s'il n'avait dû, sordidement et complètement à vide,

travailler à s'abandonner lui-même, à s'abandonner solitaire à l'isolement qui n'avait jamais été total, et qui n'aurait jamais, dans aucune autre circonstance, pu atteindre sa totalité. Tout en disant que j'avais été le seul responsable de cet état de fait, et qu'il n'était pas impossible que je ne sois pas, désormais, l'unique responsable de tout ce qui adviendrait de néfaste dans ses tentatives d'isolement total, le colonel Fürst tirait de sa veste un morceau triangulaire de sel et le lançait vers les quatre moutons maigres.

Le colonel avait pâli, de la pâleur des cadavres que je n'avais jamais vu plantés dans la lagune, lorsque les quatre moutons me poussèrent avec une connivence atrocement ressentie contre la remorque qui soupirait et qui gémissait sous l'abri en tôle. Le colonel se leva, et le voyant boiter beaucoup plus bas et plus tordu que devant la chambre de sa femme, la morte, je compris que le colonel Fürst avait refusé d'accélérer sa propre guérison, et qu'il avait ainsi décidé de soutenir, au mépris de ses maux, ma tentative de mener à terme le transport. Si bien que lorsque je touchai les genoux du colonel — poussé de plus en plus massivement par les

quatre moutons maigres — je me sentis renforcé et ne pus qu’être doucement et précautionneusement baigné dans la courte plainte qu’exhala le colonel à propos de sa vaine tentative d’isolement total à côté de sa femme, la morte.

Le colonel Fürst tendait ses mains vers la remorque et la flattait franchement; habilement et au grand jour le colonel donnait à la remorque des caresses qui n’auraient en aucun cas pu être prodiguées à sa femme, la morte. Il eût été inconcevable qu’une seule des caresses prodiguées par le colonel à la remorque — et ces caresses atteignaient en intensité et en retenue tout ce que j’avais vu, vu et imaginé et parfois rêvé en d’indescriptibles souffrances — il eût été inconcevable qu’une seule de ces caresses, fût-elle des plus banales, eût abouti sur la morte, eût griffé la morte, eût été gobée finalement par la morte. Il n’en avait jamais été question et il n’en serait éternellement plus jamais question. Je crus en avoir conscience lorsque le colonel s’agenouilla devant l’abri en tôle, et qu’il se mit à promettre à l’abri en tôle, dont les tremblements indiquaient sa complicité avec la remorque, que son tour viendrait, qu’il serait récompensé à coup

Le narrateur muet revient dans son village. La femme du colonel Fürst est morte. Il accepte d'aider le colonel à amener sa femme morte vers l'infirmier spécial doué soi-disant d'un pouvoir de ressusciter les mortes. Le muet va découvrir que tous les complices de ce transport travaillent irrémédiablement contre lui, et complètement en sa faveur. Le convoi atteindra-t-il l'infirmier spécial ? Et le narrateur retrouvera-t-il la parole ?

Les Régions céréalières (*Prix de la Vocation*), Le Baluchon maudit, Polenta (*Prix Schiller*), parus chez Gallimard, et maintenant, Le Convoi du colonel Fürst, le dernier roman de Jean-Marc Lovay; une nouvelle étape d'un cheminement étrange et déroutant. Des textes exorbitants, une écriture singulière défiant la raison critique, un univers de fiction absolue confirment Jean-Marc Lovay comme l'un des écrivains contemporains les plus originaux.



Jean-Marc Lovay est né en 1948, à Sion. Après quelques années de voyage en Asie, il disparaît dans les montagnes valaisannes pour y écrire, mais il les quitte constamment pour se déplacer à travers le monde. Le Convoi du colonel Fürst a été écrit en Ecosse.